

Dieu merci, il y a encore des poètes...

Henri Armand

Mais malheureusement, l'un des meilleurs, Amédée Bertolin, vient de nous quitter.

« Mes amis, lorsque je m'en irai,
comme ces vagabonds mélancoliques
qui vont, sans se presser,
vers l'horizon de l'éternité –
ne pleurez pas ;
ne dites rien.
J'emporterai avec moi votre silence...
Le grand silence que l'on entend si bien ».

« L'heure est propice et l'ombre éteindra la lumière
On nous attend là-haut où

.....

Les aubes et les soirs ont des couleurs si tendres
Et tout ce qui brûle ne devient jamais cendre »...

Mais comment se taire et ne rien dire de quelqu'un de grand qu'on a connu et apprécié?

Une foule de souvenirs se présente soudain à mon esprit... Je le vois, à Étroubles en 1986 : c'était la fête internationale des patois. Amédée Bertolin était là et parlait, bien sûr, du patois, de "noutro dzen patouè", de ses origines, de son importance : « Le patois, moi, m'a aidé dans la vie : ses sonorités qui ont traversé le temps, les millénaires, m'ont donné un support irremplaçable pour apprendre les langues, l'espagnol en premier lieu, mais également l'anglais et l'allemand. Et puis c'est la langue du cœur pour nous... n'est-ce pas ? »

« Heureusement nous avons les poètes – écrit Anne Troillet-Bovin – pour eux la mélodie n'est pas interrompue. Ils l'entendent, ils la chantent. Ils jouent le rôle de médiums entre nous et la source originelle à laquelle nous n'avons plus accès. (...) La poésie, s'adressant moins à l'intelligence qu'à la sensibilité est facilement accessible à tous. Elle est le langage du cœur ». Voilà que le patois et la poésie chez le Nôtre semblent bien coïncider : tous les deux, langages du cœur !

Mais le cœur, ce qu'il chérit, c'est de se retrouver parmi les siens. Voilà pourquoi Amédée Bertolin aimait bien parler de son petit pays niché au milieu des

montagnes : il ne l'oublia jamais. Il le disait un jour avec fierté à Mlle Viglino, alors Assesseur à l'Instruction Publique mais, avant tout, son amie de jeunesse : « Dze me rappello todzor quan te passave avoui la brenta su le s-épale, eun bicicletta ! » Et Mlle Viglino : « Ah, vouè vouè, l'è vrèi... queunta fateugga... É portan son itô le pi dzèn s-an ».

Ah, le pays natal, ses bois, ses maisons, ses vergers, ses ruisseaux et ses chemins.

Tsemin de mon Pay.
Rotte, sentsë, tsarère.
Viou tsemin di Salasse.
Rotte ancheine de Roma,
Et que Napoulion l'ayet refet.

.....
Tsemin blet de larme,
Protso di cemeterio.
Et sentsë bien catsà
Pe l'amour di fianchè...

Son totte de rotte,
Tsarère, tsemin et sentsë
Que dz'attendo todzor
De possèi retrové.



Il suffit de prendre en main l'un ou l'autre de ses livres de poésies : le terroir est toujours présent, à côté de l'universel, car notre ami Bertolin gardait bien en lui, il cultivait même, ces deux facettes de l'âme valdôtaine : "Tradition et progrès" ou "cellule et carrefour" comme le dit bien Bernard Janin, là où le quotidien revient à chaque pas et se transforme en poésie :

Je ne suis qu'un glaneur
De jours flétris.

Je passe,
après le moissonneur
de la nuit,
qui les entasse.

On retrouve ce profond contact avec la terre, le paysage, le pays tout entier notamment dans son "Salut à toi vigneron !"

Ici la maigre terre
Est une peau de bronze
À la moraine ancienne de ton monde.
Et toi, sur cette pierre,
tu as bâti la treille de ton vin,
forgeron de la terre!

et dans le long et beau poème en italien “Addio a una scandinava” aussi bien que dans ses merveilleux vers en patois :

Avèitsa comme plout...
Te vèi ?
L'est ceutta lonze plodze frèide
De novembre,
que tsèt tot cen que pout
de nèt et de dzor
- dessu le dzë et su le creu di mor -
que féit dzernè la mina douleur
comme lo bla dèstot la nèi, l'iveur.

Dans une lettre du 11 mai 1975 au Professeur Marcel Jans, Henri Elie Vallet écrit : « Je pense que c'est un poète, un vrai. Il sent et écrit en musique, un poète au sens étymologique du mot, au sens élusien du terme ».

Mais à ce point l'on pourrait bien se demander : c'est quoi un poète ?

Là je cèderai volontiers la parole à la poétesse polonaise Wislawa Szymborska qui, dans le discours d'acceptation du Prix Nobel pour la poésie (1996) donna cette définition du poète. « C'est un être semi-clandestin, insaisissable et, justement pour ça, irremplaçable... les poètes souvent n'osent même pas avouer qu'ils sont poètes, mais ils possèdent quelques petits mots, tels que : JE NE SAIS PAS. L'homme de science aussi, bien sûr, et n'importe qui, en ce monde, doit se répéter ces mots “je ne sais pas” pour ne pas être condamné à un savoir “mort”, celui de ceux qui croient toujours de tout savoir ».

Le poète est quelqu'un qui croit encore aux miracles, surtout ceux qui sont simples et naturels, comme le fait « qu'une vache est une vache et les fruits mûrissent dans le verger. Le monde, n'importe ce qu'on peut en penser nous étonne toujours ». Notre poète serait sûrement d'accord, et il rajouterait à l'émerveillement de Wislawa, tout grand le sien comme cette fois à Valsavarenche où, au beau milieu d'une fête, il sauta su une chaise et commença à déclamer des poèmes. Les clameurs cessèrent et tout le monde commença à l'écouter ou, lors des soirées organisées, il y quelques années, par les bibliothèques communales d'Arvier et de Saint-Nicolas où le poète su enthousiasmer les présents en parlant de poésie et en récitant des poèmes du monde entier.

Avec sa verve habituelle, très poétique d'ailleurs, il nous exposa alors son point de vue sur la poésie et les poètes, en nous citant différents exemples et en récitant avec chaleur ses meilleurs poèmes.

Il disait : « On peut être poète avec un seul vers... mais alors, quel vers ! » Il cita plusieurs fois, pendant ces soirées, son ami Vittorio G. Rossi, poète et profond connaisseur de poètes et de sentiments poétiques. Il nous proposa, avec beaucoup d'admiration, un vers de cet auteur.

Le voici :

« I poeti sono cani che abbaiano
alla luna ; e la luna li ascolta ».

“Il y a plein le monde de poètes -nous dit Alejandro Jodorowsky dans sa Psychomagie- ce qui manque c'est la vie poétique.L'ancienne Chine a sans doute été une terre de poésie, mais je crois qu'on ne vivait aucune part la poésie comme au Chili des années cinquante.Un jour, après avoir lu avec le grand poète chilien Enrique Lihn une phrase illuminante de Marinetti (la poesia è azione) nous avons commencé à donner beaucoup plus d'importance à l'acte poétique qu'à l'écriture elle-même. Un jour, par exemple, nous avons décidé que nous devons marcher toujours en ligne droite,sans jamais dévier: si on rencontrait un arbre, on y grim-pait dessus ; devant une maison, on sonnait, puis on entrait par la porte principale et on sortait des fois par une fenêtre. Toujours droit, sans jamais se soucier des obstacles, en faisant comme s'ils n'existaient pas !”

Je suis sûr qu'Amédée Bertolin aurait pu souscrire en entier cette conception. Pour lui la poésie c'était un art de vivre!

Domage qu'il n'ait pas pu lire “Il diario di Emanuele” – Sellerio 2005, où Emanuele Levi, un jeune habitant du ghetto d'Asti qui écrit en 1822: “Non v'è roba al mondo che tanto contraddica il commercio quanto la Poesia.”

Il en aurait été tellement heureux !